

Place aux livres

Numéro 98, 2009

1634-2009 : bonne fête Trois-Rivières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6375ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2009). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (98), 45–52.

Jean-Louis Fontaine. *Croyances et rituels chez les Innus, 1603-1650*. Québec, Les Éditions GID, 2006, 149 p.



Chez la société innue de pensée animiste d'avant la pensée chrétienne, tout est matière au religieux. Chaque activité est accompagnée d'un rituel. Les faits et gestes quotidiens sont reliés à un système de croyances. L'historien d'origine innue Jean-Louis Fontaine construit dans cet ouvrage une ethnographie des pratiques de ses ancêtres de la première moitié du XVII^e siècle. Cette période est tributaire du contact que ces nomades ont eu avec les missionnaires jésuites. Et si ces évangélistes ont beaucoup écrit et que leurs *Relations* n'en sont plus à leur premier dépouillement, eu égard à leur richesse, ici, le corpus ethnohistorique est analysé dans le but de comprendre comment les Innus vivaient traditionnellement. En plus de ces documents, dont ressortent les écrits du père Paul Le Jeune, l'auteur fait appel aux premiers dictionnaires innus ainsi qu'à des textes de Samuel de Champlain.

Bâtie selon une chronologie saisonnière, cette publication est une synthèse du mode de vie de ces chasseurs-cueilleurs. La nature suit son cours, de l'automne à l'été, avec des pratiques reliées au départ vers les terres jusqu'au retour vers le littoral. L'auteur y dévoile que les Innus croyaient en un dieu supérieur et à une vie après la mort dans un monde parallèle où la chasse est toujours bonne. L'omniprésence du religieux se manifestait autant dans la manière de sortir une dépouille de la cabane que dans la façon dont les sorciers s'y prenaient pour tuer quelqu'un à distance ou ressusciter les morts. Il y

aborde également les cérémonies de la tente à suerie et de la tente tremblante, la procédure et l'utilité du tatouage, réalisé avec un os de martre pointu et du charbon, ou les rites à accomplir lors de la capture d'un ours.

Cette étude est précédée d'une préface signée par Denys Delâge et se termine avec la retranscription complète de l'explication du phénomène des éclipses solaires, des tableaux récapitulatifs des rites saisonniers, des objets rituels et des rites occasionnels, en plus de fournir aux lecteurs un glossaire ainsi qu'une bibliographie. Véritable voyage dans le temps, l'originalité de l'ouvrage réside dans son apport à ce patrimoine spirituel avec comme support les ouvrages des missionnaires qui ont œuvré auprès des Innus. Au lieu de reformuler l'information, l'auteur livre ses découvertes aux lecteurs en citant les écrits d'origine, le tout dans une classification ordonnée selon les rites et croyances auxquels il se réfère.

Pascal Huot



Roger Côté et Danièle Marcoux (dir.). *Québec... pour la vie*. Sillery (Québec), Les éditions du Septentrion, 2006, 142 p.

Cet album de photographies en noir et blanc se veut un hommage à la ville de Québec. Photographe et artiste, Roger Côté a su éviter les lieux touristiques pour montrer à la fois les aspects humains et parfois insolites de la capitale : des ouvriers anonymes dans une usine, des artisans réservés, des commerçants inconnus (comme M. Wilson, du casse-croûte Pat Rétro, p. 118), mais on redécouvre aussi la base-ville, le Vieux-Port, l'avenue Saint-Denis, des rues désertes ou enneigées (p. 100-101). Les images ne sont pas datées, mais on peut déduire qu'elles ont été prises au début du XXI^e siècle, bien que plusieurs photographies semblent intemporelles. C'est ce qui donne à ce livre toute son originalité. En plaçant sa caméra selon des points de vue inhabituels du Vieux-Québec, peu de Québécois pourront reconnaître la rue D'Auteuil au printemps (p. 99) ou encore situer l'angle inhabituel entre les rues Hébert et Monseigneur-De Laval (p. 98), qui figurent parmi les photographies les plus réussies.



Sur le plan éditorial, la mise en page est remarquable, avec de grandes photographies qui profitent du large format de l'ouvrage. Les textes qui les accompagnent restent discrets et impressionnistes, sans être vraiment indispensables, car les images se suffisent à elles-mêmes. Plutôt un essai en arts visuels à dimension ethnographique qu'un livre exhaustif sur une ville, *Québec... pour la vie* a reçu en 2007 le Prix des abonnés du Réseau des bibliothèques de la Ville de Québec (dans la catégorie documentaire), à l'occasion de la Semaine des bibliothèques publiques du Québec. Ceux qui croiraient encore que Québec n'est qu'une ville touristique ou uniquement historique découvriront ici un autre visage de la capitale, à la fois original et résolument moderne.

Yves Laberge



Magdeleine A. Bourget. *Célestin Lavigreur, musicien et poète*. Sainte-Foy, Les éditions de la Huit, 341 p.

À côté de musiciens de son temps fort connus comme Calixa Lavallée ou Antoine Dessane, Célestin Lavigreur fait figure de musicien, compositeur et poète relativement inconnu si ce n'est que par son *Chant patriotique* (1866) qui lui a valu une certaine renommée. C'est l'une de ses descendantes, Magdeleine A. Bourget, qui s'est livrée à un travail méticuleux nécessitant le dépouillement de plusieurs journaux et la lecture de nombreux essais, dictionnaires et encyclopédies de musique. Elle relate différentes péripéties dans la carrière



du violoniste du quartier Saint-Roch à Québec. Deux choses nous étonnent à la lecture de cette biographie : d'abord la chronique que fait l'auteure des incendies de la ville de Québec tout au long de la carrière de Lavigueur. C'est certes un prétexte pour évoquer les concerts de bienfaisance, mais il est tout de même surprenant de constater qu'un simple incendie dans le Vieux-Québec, à cette époque, pouvait ne faire que trois victimes, mais détruire des centaines de maisons. Autre point qui attire notre attention, c'est le fait que l'auteure décrive aussi la carrière de compositeurs et de musiciens comme Arthur Lavigne, Calixa Lavallée, Antoine Dessane, leur accordant, il nous semble, une importance démesurée pour un ouvrage consacrée, en fait, à Célestin Lavigueur. Cela n'enlève absolument rien à la qualité de la recherche. L'intérêt que représente la carrière de Lavigueur, c'est celle d'un compositeur, interprète et poète s'étant voué entièrement à son activité musicale, donnant parfois des cours mais n'exerçant pas, comme c'était fréquent à l'époque, une activité libérale. À partir du dépouillement des journaux, Bourget retrace l'itinéraire artistique de Lavigueur entre le Québec et Lowell (Massachusetts) où il va séjourner quelque temps. Elle commente aussi les programmes des concerts en précisant les dates, les lieux de ceux-ci, etc. Elle évoque également la carrière musicale de ses enfants. À la fin de l'ouvrage, on retrouve la liste des concerts et activités musicales du compositeur, de ses compositions, de ses œuvres poétiques et la bibliographie de l'auteure. Il s'agit sans doute de l'une des biographies les mieux documentées

écrites par une personne qui n'est pas issue du milieu universitaire. Le style est simple, semblable à de l'histoire narrative, et le contenu fort instructif, avec un recours constant aux sources de l'époque.

Jean Nicolas De Surmont



Dominique Laperle. *Vers le bien et le beau, 1932-2007. Histoire de l'École de musique Vincent-d'Indy*. Québec, Les éditions GID, 2007, 216 p.



L'auteur est historien et à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'École de musique Vincent-d'Indy, il nous présente le rôle des Sœurs des Saints-Noms de Jésus et de Marie dans le développement de l'enseignement musical au Québec. Trois chapitres nous permettent d'approfondir l'évolution de cette école.

Le premier chapitre (1843-1920) nous présente la fondatrice de cette communauté, mère Marie-Rose (Eulalie Durocher) et ses convictions face à la formation des jeunes filles. On y retrouve la place de la musique dans les programmes de l'enseignement des SNJM.

Le deuxième chapitre (1920-1967) relate le développement de l'école de musique, les personnes impliquées, le cadre physique. Sœur Marie-Stéphane (Hélène Côté) devient la directrice des études musicales de la communauté. À partir d'avril 1951, l'école portera le nom d'un compositeur qu'admirait depuis longtemps la directrice : Vincent d'Indy. En 1957, on songe à un nouveau bâtiment. C'est le 4 janvier 1960 que

35 religieuses s'y installent. Neuf jours plus tard, 382 élèves, du cours préparatoire au cours universitaire, y arrivent.

Le chapitre troisième nous présente « Une ère de changement » (1967-2007), la collaboration avec l'Université de Sherbrooke, l'institution collégiale, les difficultés et les défis actuels. « Vincent d'Indy vivra ».

En outre, cinq annexes et une bibliographie complètent ce volume fort intéressant.

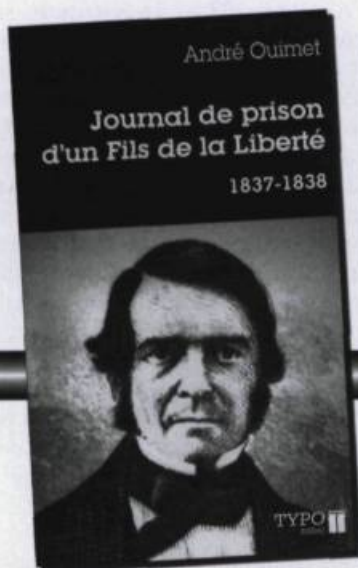
Laval Lavoie



André Ouimet. *Journal de prison d'un Fils de la Liberté. 1837-1838*. Montréal, Éditions Typo, 2006, 157 p. (Coll. « Essai »).

André Ouimet (1808-1853), avocat né à Sainte-Rose, va prendre une part active dans l'activité politique pour affranchir sa patrie. À 29 ans, le 5 septembre 1837, il est choisi à l'unanimité comme président de l'Association des Fils de la Liberté, en plus d'être commandant de section d'une compagnie de soldats. Membre de l'intelligentsia patriote, ce Capot-Gris sera le premier arrêté le soir du 16 novembre 1837, après l'émission par les autorités anglaises de mandats d'arrestation contre les têtes dirigeantes du mouvement d'insurrection. Ces *Damned French Dogs* sont accusés de haute trahison. Après son interrogatoire, il est conduit le soir même à la prison commune de Montréal, appelée aussi le Pied-du-Courant, jusqu'au 7 décembre 1837, d'où il est transféré à la vieille prison de Montréal. Le récit de ses souvenirs de prison va s'échelonner de novembre 1837 à mars 1838, suivant les permissions d'écrire qui lui sont octroyées. C'est avec un brin d'humour caustique que ce prisonnier d'État livre ses mésaventures carcérales et celles de ses compagnons d'infortune. Il est libéré le 8 juillet 1838. Conséquence de son séjour, Ouimet ne prend pas part à la deuxième insurrection planifiée à partir des États-Unis en 1838. Il décède le 10 février 1853, le jour même de son quarante-cinquième anniversaire.

André Ouimet a donné à son frère Benjamin une copie de son journal. Cette copie a été confiée à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) en 2005 par un descendant de la famille. Ce texte inédit est établi,



présenté et annoté par Georges Aubin qui n'en est pas à ses premières armes sur le sujet des patriotes. La plaquette comporte en appendice une lettre d'Elizabeth Lount, veuve du juge Samuel Lount, pendu le 12 avril 1838. Cette lettre, adressée à John Beverly Robinson, juge en chef du Haut-Canada, se trouvait à la fin du manuscrit du journal de Ouimet. On y retrouve également en annexe une transcription de l'« Adresse des Fils de la Liberté de Montréal » parue dans *La Minerve* du 5 au 9 octobre 1837, ainsi qu'une chronologie d'André Ouimet et un index des patronymes figurant dans la publication. Aussi nombreuses et indispensables que sont les études sur les troubles de 1837-1838, il demeure toujours intéressant, voire essentiel, de pouvoir lire, sans intermédiaire, la plume de ceux qui ont vécu de l'intérieur – quoiqu'il serait plus juste ici d'écrire à l'intérieur – les événements. Ce témoignage, sans apporter une information nouvelle sur le sujet, permet de partager la vie en cellule avec Ouimet. Et l'humour sarcastique de son auteur rend l'expérience des plus agréables.

Pascal Huot



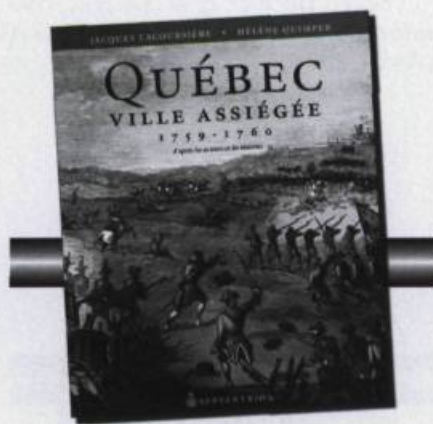
Jacques Lacourcière et Hélène Quimper. *Québec ville assiégée 1759-1760*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2009, 268 p.

Chaque année ou presque amène son « Lacourcière nouveau » sous une

forme ou sous une autre. *Québec ville assiégée 1759-1760* a été réalisé en tandem avec Hélène Quimper, historienne à la Commission des champs de bataille nationaux à Québec.

On croyait avoir tout lu sur les tragiques événements de 1759. Et pourtant non! Il restait l'essentiel : donner la parole aux acteurs et aux témoins eux-mêmes, privilégier un point de vue *in situ* pour rendre compte de ces quelque 600 jours qui marquèrent le début de la fin de la Nouvelle-France en Amérique.

Les auteurs ont fait une recension systématique de tous les documents de l'époque : instructions royales ou ministérielles, journaux d'officiers, mémoires, rapports, correspondances. Ils se sont appropriés les travaux de leurs prédécesseurs : Arthur Doughty, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, Aegidius Fauteux et autres. De tout cela, ils ont retenu plus de 1 000 témoignages, certains minimalistes, d'autres plus consistants.



Le résultat est fascinant. On a l'impression de lire une tragédie grecque dont l'action serait scandée par un chœur de récitants, tantôt français, tantôt canadiens, tantôt britanniques. Mais on pourrait aussi être devant un film. Ici, gros plan à la façon d'Ingmar Bergman sur le visage de Louis-Joseph de Montcalm qui avoue « Ah! que je vois noir! » (2 janvier 1759). Là, plan général et musique triomphaliste pour illustrer cette phrase laconique de Malcolm Fraser « *We entered the Gulf of St Lawrence.* » (9 juin 1759). Ailleurs, long plan-séquence avec travelling avant sur cette religieuse de l'Hôpital général de Québec qui raconte le siège de la ville et la mort de Montcalm. Ou encore, juxtaposi-

tion de plans narratifs à la façon du cinéaste David Lean pour mettre en scène l'affrontement du 13 septembre 1759 avec la voix off du capitaine John Knox qui fait part de son point de vue.

Cela serait cependant limiter la valeur de cet ouvrage que de le réduire à un scénario fût-ce d'épopée cinématographique. En filigrane, le lecteur attentif prend la mesure des amitiés et des inimitiés qui se vivent entre les différents acteurs de cet événement historique, voire des visions politiques qui les séparent. Montcalm, 1^{er} avril 1759 : « [Le saint évêque de Québec] auroit dû aussi entrer dans moins de détails sur le danger où est la colonie. Il est inutile d'apprendre aux simples habitants que les Anglois ont au moins six fois plus de troupes que nous... ». George Townshend à sa femme, 6 septembre 1759 : « *Genl Wolfe's Health is but very bad. His Generalship in my poor opinion – is not a bit better; this only between us* ». Le Britannique James Abercrombie au Français Louis-Antoine de Bougainville, 10 septembre 1759 : « Je suis du même opinion que Volontaire (*sic!*) dans *Candide* que nous faisons la guerre pour quelques arpens de neige dans ce pays ».

Dans *Québec ville assiégée 1759-1760*, ce ne sont plus des empires ou des entités géopolitiques qui s'affrontent, mais des êtres humains qui rendent compte des événements et expriment à l'occasion leurs émotions. Que Jacques Lacourcière et Hélène Quimper soient remerciés pour ce surplus d'humanité!

Serge Pallascio



Christy Vodden et Ian Dyck. *Un monde en soi. 150 ans d'histoire du Musée canadien des civilisations*. Gatineau, Société du Musée canadien des civilisations, 2006, 103 p.

L'histoire du Musée canadien des civilisations, à Gatineau, est à la fois longue et apparemment brève, parfois périlleuse et surprenante, importante et méconnue. L'institution déménage souvent et changera plusieurs fois de nom : elle voit le jour à Montréal en 1856, sous le nom de Geological Survey of Canada (Commission géologi-

que du Canada), avant de devenir le National Museum of Canada, ou encore le Musée de l'Homme, à Ottawa. Ce n'est qu'en 1989 que le Musée canadien des civilisations tel que nous le connaissons ouvrira ses portes dans un nouvel édifice gigantesque situé à Hull (devenue Gatineau), au bord de la rivière Outaouais (p. 79). Ce déménagement et cette réouverture à l'extérieur de la capitale fédérale pouvaient peut-être laisser à certains l'impression qu'il s'agissait alors d'un tout « nouveau musée », ce qui n'était évidemment pas le cas. À ce jour, il demeure le plus vaste musée au Canada et aussi le plus visité. Il fut le premier des cinq musées nationaux fédéraux à s'établir à l'extérieur de la ville d'Ottawa — l'exemple le plus récent étant le Musée canadien des droits de la personne dont le chantier a débuté à Winnipeg, en 2009.

Au milieu du XIX^e siècle, la Commission géologique du Canada avait déjà recueilli plusieurs éléments de sa future collection. Aujourd'hui, le Musée canadien des civilisations compte plus d'un million d'objets, dont la plupart ne sont pas exposés. Son fondateur William Logan (1798-1875), géologue autodidacte vivant à Montréal, ne se doutait sûrement pas de l'ampleur que prendrait son projet initial de rassembler une collection de minéraux représentatifs des différentes régions du Canada. Habile auprès des politiciens, sir Logan deviendra le premier directeur de la Commission géologique du Canada, entre 1842 et 1869. Il fera en sorte que le Canada soit représenté aux grandes expositions internationales de Londres (en 1851 et 1862), et à l'Exposition universelle de Paris en 1855 (p. 10). La Commission en retire un certain prestige et déménagera à Ottawa en 1881, ce qui créera un scandale dans les journaux montréalais (p. 8, 16 et 19). Ce Musée devient vraiment multidisciplinaire durant les années 1920, touchant à la fois l'archéologie, l'anthropologie, les sciences, mais aussi le folklore et la tradition orale, grâce à la contribution inestimable de l'ethnologue Marius Barbeau, qui recueille plus de 10 000 chants traditionnels et francophones (p. 39). Le Musée de l'Homme sera reconnu comme un Musée national du Canada en 1927 (p. 40), et se nommera le Musée national de l'Homme à partir de 1968 (p. 65).

Cet ouvrage de Christy Vodden et Ian Dyck est instructif et bien organi-

sé. Il ne se concentre pas exclusivement sur les collections, les expositions et leurs artisans, mais également sur les aléas de sa gouvernance, la recherche incessante de fonds nouveaux et les méandres politiques que l'institution a pu connaître. Mais en dépit des qualités indéniables de ce livre, les lecteurs de la revue *Cap-aux-Diamants* seront probablement déçus de ne pas y trouver beaucoup d'allusions au Québec ou à la francophonie canadienne. Néanmoins, la traduction en français et la révision linguistique sont impeccables, les illustrations sont abondantes (une centaine) et leurs légendes adéquates. Mon principal reproche aux auteurs serait de ne jamais indiquer les années de naissance et de décès pour la plupart des nombreuses personnes présentées ici.

Yves Laberge



Serge Bernier et al. *Québec ville militaire (1608-2008)*. Montréal. Art Global, 2008, 347 p.



Du haut du cap Diamant, quatre siècles d'histoire militaire nous contemplent. En effet, des ruines du château Saint-Louis à la Citadelle, en passant par les remparts de Chausssegros de Léry et les tours Martello, la capitale nationale est marquée par son passé de « place de guerre ». C'est sous cet angle que Serge Bernier et ses collaborateurs ont abordé l'histoire du Gibraltar de l'Amérique du Nord. Apuyé par une iconographie abondante, ce collectif s'ouvre par un rappel de la place occupée par Québec au sein des empires coloniaux de la France et

de l'Angleterre. Les fortifications successives érigées dans la capitale et le récit des sièges ayant marqué la ville sont également abordés dans le premier tiers de l'ouvrage. Afin de « donner un visage humain à cette histoire militaire », les auteurs s'intéressent ensuite à la vie quotidienne des soldats des garnisons françaises, britanniques et canadiennes. Une attention particulière est alors portée à l'étude de l'alimentation, du logement et de l'origine sociale des troupes.

Le XX^e siècle étant dénué de grands travaux de fortification, la partie qui lui est consacrée est l'occasion d'aborder les conférences de Québec de la Seconde Guerre mondiale et l'intégration des femmes au sein de l'armée canadienne. Le mouvement de préservation du patrimoine militaire de la capitale et les commémorations rattachées aux sièges ayant marqué la ville sont enfin traités dans un chapitre consacré à la mémoire. À mi-chemin entre le « beau livre » et l'étude scientifique, cet ouvrage se démarque par la capacité de ses auteurs à nous faire revivre, à travers le prisme de Québec, quatre siècles d'évolution de l'art de la guerre et des fortifications.

Dave Noël



Serge Bouchard [textes] et Pnina C. Gagnon [illustrations]. *Confessions animales : bestiaire*. Outremont, Les éditions du passage, 2006, 123 p.

À trop être ignorés, les animaux sauvages du Québec ont décidé de reprendre la parole qui leur est due. Sous la plume unique et ludique de l'anthropologue Serge Bouchard, 23 bêtes viennent se confesser au « je »; du chevreuil, qui a été élevé au panthéon des proies par les prédateurs, au raton



laveur, qui est plus voleur que laveur, en passant par le coyote, ce loup sans légende, ce chien sans médaille. Même la mouche a l'honneur de figurer dans ce grand bestiaire illustré. Puisque cela fait longtemps que nous n'avons pas eu de rendez-vous avec certains de ces animaux, que leur parole nous est devenue lointaine, que l'on a oublié les rapports qu'ils ont entretenus avec nous, que nos espaces sauvages sont de moins en moins fréquentés à pied et de plus en plus envahis par la vitesse bruyante du moteur pollueur, voici que leur plaidoirie se lit comme un appel à la connaissance dans la crainte de sombrer dans l'oubli.

À la lecture de ces confessions, on apprend qui chasse qui, qui a peur de qui, qui accepte des locataires en leur demeure, qui pue le plus... Saviez-vous que l'ours pue? Et que le pékan pue, plus que l'ours, plus que la mouffette, qu'il est l'odeur suprême? Que la mouffette, police des mœurs, a choisi comme tête de Turc le raton laveur? Que le geai gris est un guide pour l'Algonquin à la recherche du gros gibier en offrande? Que le corbeau vit le temps d'une vie d'homme? Que le nom du porc-épic est *Kakwa* chez les Algonquiens, et que celui du lynx est *Peshu*, qui se prononce *Pé-Ho*? Voici pourquoi ce livre peut se vanter de vraiment être à la hauteur de la formule consacrée : pour les 7 à 77 ans.

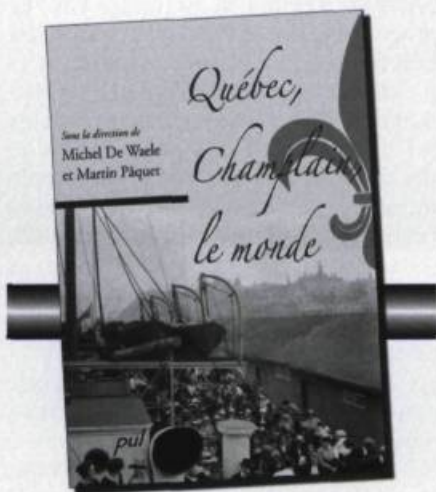
Leur parole animale est accompagnée par des planches issues de la patte toute personnelle de l'artiste peintre d'origine israélienne Pnina C. Gagnon. Entre réalisme et art naïf, teintée à l'occasion d'une touche enfantine, leur représentation ainsi réalisée confère aux animaux la propriété de se situer tant dans le réel que dans la métaphore poétique, endroit exact où nous entraîne l'anthropologue-poète. Il faut souligner également le travail d'édition de qualité de cet objet, ouvrage griffé par nul autre que le diable de la forêt boréale, l'esprit sauvage de la forêt primale, cette légende sans compromis qu'est *Kwi'Kwa'ju*, le mytique carcajou. Livre de passion, d'imaginaire et d'éducation, histoire pour éveiller les enfants, matière à réfléchir pour mieux comprendre qui nous sommes; la question est posée, sauriez-vous raconter leur histoire à vos enfants? Certains livres se dégustent par petites bouchées pour laisser l'esprit s'imprégner des subtilités, d'autres se dévorent à pleines dents,

avec un appétit sans fin. Ici, les deux sont possibles, mais dans un cas comme dans l'autre, une chose demeure : ce bestiaire devrait figurer dans toute bibliothèque pour s'offrir au suivant, histoire que notre patrimoine animalier, ici réhabilité, demeure connu et accessible de génération en génération.

Pascal Huot



Michel De Waele et Martin Pâquet (dir.). *Québec, Champlain, le monde*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2008, 286 p.



Si des interrogations ont été soulevées au cours des célébrations du 400^e de la ville de Québec quant à la place de l'histoire dans les festivités, on ne peut reprocher à l'Université Laval et, plus particulièrement à son département d'histoire, de ne pas avoir contribué à valoriser le passé de la capitale. En effet, est paru en 2008, sous la direction des professeurs Michel De Waele et Martin Pâquet, un livre intitulé *Québec, Champlain, le monde* qui vise justement à faire connaître au grand public l'histoire de la ville. Dix-huit professeurs et chargés de cours de ce département qui réunissent histoire, histoire de l'art, archéologie, archivistique, ethnologie des francophones en Amérique du Nord et muséologie ont écrit quinze textes d'une vingtaine de pages inspirés de l'affirmation suivante : « Québec a été fondée dans un contexte de planétarisation des échanges, s'est développée

en conjonction avec d'autres phénomènes similaires ailleurs dans le monde ». Cette double dynamique est illustrée par la division du livre en deux parties. La première dépeint l'état du monde au début du XVII^e siècle, alors que Samuel de Champlain débarque sur les lieux où s'établira la ville de Québec. À la lecture de ces textes, il apparaît clairement que la fondation de la ville s'inscrit dans un contexte de mondialisation, un phénomène qui, de toute évidence, n'est pas propre à notre époque. Les spécialistes de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe nous présentent ces aires géographiques qui entrent de plus en plus en contact aux XVI^e et XVII^e siècles. La seconde partie de l'ouvrage retrace les influences du monde sur le développement de Québec. La ville est successivement présentée comme un pôle d'immigration, de pouvoir, de religion, d'échanges économiques et culturels.

Plusieurs aspects rendent ce livre particulièrement intéressant et pertinent. D'abord, le désir de partager le savoir et la pratique historique avec le grand public. À la fin de chaque essai, sous le titre « Qu'en pensent les historiens? », les auteurs expliquent des points qui sont sujets de débats ou encore font état des plus récentes découvertes. Des exemples de sources sont également présentés. De plus, les textes sont accompagnés de tableaux, de graphiques, de cartes et d'images d'hier et d'aujourd'hui afin de favoriser la compréhension. Certains essais sont toutefois moins réussis sur le plan de la vulgarisation. Une autre qualité de cette publication réside dans la multidisciplinarité. Souvent prônée dans le milieu universitaire, mais plus rarement pratiquée, la multiplicité des regards permet d'aborder un plus large éventail de sujets. Enfin, il faut souligner la grande beauté de cet ouvrage. La facture visuelle est très réussie, le livre se veut invitant. Bref, *Québec, Champlain, le monde* est tout désigné pour ceux qui désirent poursuivre leur découverte de l'histoire de Québec dans l'esprit des célébrations du 400^e. Il ne reste plus qu'à espérer que le Département d'histoire de l'Université Laval renouvellera cette initiative dans les prochaines années.

Pierre-Olivier Maheux



HOMMAGE À MARCEL TRUDEL

PROFESSEUR ÉMÉRITE DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

Je ne voudrais pas commettre l'indiscrétion de révéler l'âge vénérable de Marcel Trudel, professeur émérite de l'Université d'Ottawa, mais nous pouvons néanmoins le considérer comme l'historien québécois le plus prolifique du siècle précédent — et jusqu'à maintenant de celui-ci. Son tout premier livre, *L'influence de Voltaire au Canada*, était paru en 1945. Les deux tomes avaient alors reçu le second prix David du gouvernement de la province de Québec. Sans vouloir signaler tous ses écrits, totalisant une cinquantaine de titres, nous commenterons ici quelques-uns de ses ouvrages les plus récents parus chez divers éditeurs au cours de la dernière décennie.



La Nouvelle-France
par les textes
Les cadres de vie

Marcel Trudel

CAHIERS DU QUÉBEC COLLECTION HISTOIRE

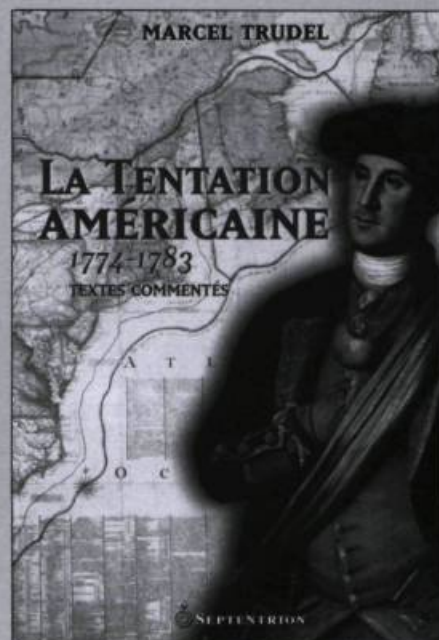
Marcel Trudel, *La Nouvelle-France par les textes. Les cadres de vie*. Montréal, Hurtubise HMH, 2003, 444 p. (Collection « Cahiers du Québec », CQ 134).

Du point de vue méthodologique, l'importance de consulter des sources premières est réaffirmée par Marcel Trudel dans plusieurs de ses ouvrages, dont *La Nouvelle-France par les textes. Les cadres de vie*. Il y rappelle que « pour atteindre cette Nouvelle-France, le contact le plus immédiat est le texte d'époque, plus révélateur, plus authen-

tique, plus sûr donc que le récit linéaire qu'en donne l'historien » (p. 21). C'est pourquoi ce livre étoffé réunit une centaine de textes officiels, règlements, ordonnances, mandements et extraits de lois sur une variété de sujets : le régime seigneurial, la justice, la transmission des biens et autres pratiques ayant eu lieu aux XVII^e et XVIII^e siècles, à l'époque où la Nouvelle-France faisait partie de la France et était régie par les lois de l'Ancien Régime. À première vue, ce programme pourrait sembler aride, c'est pourquoi Marcel Trudel a commenté et présenté chaque texte historique en mettant en lumière les éléments révélateurs sur une multitude d'aspects : la traite des fourrures (p. 261), la migration féminine au milieu du XVII^e siècle (avec l'arrivée des « filles du roi ») (p. 102), ou encore l'établissement du premier bail d'une terre appartenant à Abraham Martin, en 1660, aujourd'hui connue comme les « plaines d'Abraham » (p. 209). La conclusion se veut une règle générale destinée à chaque historien : « pour comprendre une société du passé, il faut d'abord, dans la mesure du possible, s'y intégrer; et éviter absolument de lui appliquer les critères d'aujourd'hui » (p. 420).

Marcel Trudel reprend cette approche centrée sur l'analyse des textes d'époque dans un autre livre important, consacré à un tout autre sujet : *La tentation américaine 1774-1783 - La Révolution américaine et le Canada : textes commentés*. Cet ouvrage bilingue (anglais-français) tente de répondre à une question maintes fois formulée : « Est-ce que le Québec aurait pu faire partie des États-Unis au moment de la guerre d'Indépendance? ». Afin d'alimenter la réflexion, nous trouvons réunis une trentaine de textes en anglais; la première moitié reproduit des missives et des invitations adressées en 1775 aux Canadiens afin de les inciter à se séparer de la soumission britannique pour joindre la Révolution américaine. Au lieu de raconter l'histoire, Marcel Trudel laisse parler des textes d'époque soigneusement choisis. Ainsi, juste avant sa tentative d'invasion du Canada, l'officier américain Ethan

Allen se rendit aux portes de Montréal, en 1775, et déclara, dans un message écrit, « que les Colonies-Unies n'en veulent pas aux Canadiens, mais aux seules troupes britanniques, qu'il apporte au pays libertés civiles et religieuses » (p. 88). Les textes de la deuxième moitié sont plus révélateurs quant aux enjeux stratégiques durant la Révolution américaine. Dès 1778, « La France de Louis XVI va adopter une politique inattendue : le Canada doit demeurer colonie britannique, pour, d'une part, obliger les Américains à rester alliés à la France et, d'autre part, empêcher les États-Unis



Marcel Trudel, *La tentation américaine 1774-1783 - La Révolution américaine et le Canada : textes commentés*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2006, 176 p.

de prendre une trop grande expansion » (p. 148). En somme, *La tentation américaine 1774-1783* révèle avec intelligence un pan méconnu des relations entre la « Province of Quebec », les États-Unis et la France.

Dans le livre *Deux siècles d'esclavage au Québec* (Hurtubise HMH, 2004), Marcel Trudel reprend et complète une étude parue initialement en 1960 aux Presses de l'Université Laval sous le titre *L'esclavage au Canada français*. Lettres d'époque, documents notariés et recensements révèlent que 4 185 esclaves, en tout, ont vécu ou ont été vendus au « Québec » au temps où cette pratique était répandue en Nouvelle-Angleterre, en Afrique et en Europe. Sur ce nombre, 930 esclaves canadiens n'avaient même pas de nom (p. 196). Certains soldats britanniques et d'autres émigrants euro-



Deux siècles d'esclavage au Québec

Marcel Trudel

avec la collaboration de Micheline D'Allaire

Marcel Trudel et Micheline D'Allaire, *Deux siècles d'esclavage au Québec*. Montréal, Hurtubise HMH, 2004, 405 p. (Collection « Cahiers du Québec », CQ 139), comprend un CD-ROM.

péens qui arrivent au Canada après 1763 amènent parfois avec eux leurs esclaves, acquis en Angleterre (p. 127). Mais on apprend également que les Amérindiens pratiquaient déjà l'esclavage en soumettant d'autres Autochtones — hommes, femmes et enfants — auxquels ils n'étaient jamais apparentés et qui — sauf exception — n'étaient pas des Noirs venus d'Afrique (p. 77). Les esclaves amérindiens capturés dans d'autres tribus étaient surtout des Panis, une tribu de l'ouest du Mississippi (p. 17). Ce rappel des faits semblera peut-être nouveau, voire choquant. La première édition de ce livre avait d'ailleurs créé une certaine commotion au début des années 1960. Comment l'esclavage a-t-il pu exister ici, en Nouvelle-France? Marcel Trudel précise qu'en 1733, « informé de l'affaire, le roi refuse de se prononcer sur l'esclavage amérindien et répond que l'on doit se conformer à l'usage établi » (p. 103). De plus, la pratique de l'esclavage cesse au Québec après 1800, soit bien avant que l'Angleterre et les États-Unis en fassent autant (p. 91). Ce livre fascinant, parmi les plus percutants de l'auteur, contient en supplément un CD-ROM reproduisant un ouvrage antérieur portant sur un sujet similaire : son volumineux *Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires au Canada français*, paru en 1990.

Dans l'introduction du bref recueil « *Connaître pour le plaisir de connaître* », Mathieu D'Avignon rappelle à quel

point Marcel Trudel a renouvelé la manière de faire l'histoire du Canada. Plusieurs collègues reconnaissent qu'il est « à l'origine d'un renouveau méthodologique qui a donné une orientation nouvelle aux recherches historiques » (p. 2). Évoquant ses années d'étudiant, Marcel Trudel critique la manière dont on a enseigné l'histoire au Québec (p. 41). On aurait eu trop longtemps le culte des héros, par exemple, le rôle de Madeleine de Verchères aurait été exagéré par certains historiens (p. 44). Puis, il conclut que le Québec « a une mémoire collective extrêmement riche » (p. 59).

Peut-être le meilleur de la série, le troisième tome de *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec* (2006) porte sur treize aspects de la vie quotidienne et administrative durant quatre siècles. Réfléchissant sur l'enseignement de notre histoire, Marcel Trudel oppose les contenus et la vision de certains manuels — rédigés soit en français, soit en anglais — portant sur l'histoire du Canada pour déduire « qu'un manuel est la bible de tel ou tel groupe ethnique » (p. 15). Plus loin, abordant au passage la géographie historique (chapitre 6), Marcel Trudel étudie et compare sur plusieurs cartes les modifications de la frontière québécoise : une carte montre que le territoire



Marcel Trudel
Mathieu d'Avignon

« Connaître pour le plaisir de connaître »

Entretien avec l'historien
Marcel Trudel sur la science
historique et le métier
d'historien au Québec

Les Presses de l'Université Laval

Marcel Trudel et Mathieu D'Avignon, « *Connaître pour le plaisir de connaître* ». Entretien avec l'historien Marcel Trudel sur la science historique et le métier d'historien au Québec. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, 80 p. (Série « Entretiens »).



Mythes et réalités dans l'histoire du Québec

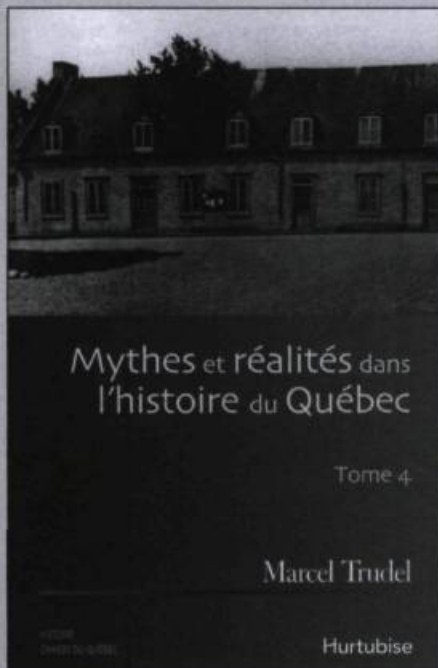
Tome 3

Marcel Trudel

Marcel Trudel, *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, tome 3. Montréal, Hurtubise HMH, 2006, 203 p. (Collection « Cahiers du Québec », CQ 147).

du Québec comprenait, en 1774, tous les Grands Lacs (incluant le lac Michigan), presque tout l'Ontario actuel, certains États des États-Unis, et le Labrador (p. 85). Mais les frontières bougèrent dans presque toutes les zones et le territoire « québécois » diminua progressivement au cours du XIX^e siècle. Autre retranchement : il y a moins d'un siècle, le Québec perdait le quart de son territoire à la suite d'une décision du Conseil privé de Londres en étant amputé du Labrador, d'abord en 1912, puis encore davantage en 1927, comme l'illustre une série de cartes éloquentes (p. 94). Dans un autre chapitre, Marcel Trudel soutient que « nos Mohawks ont imaginé qu'ils avaient jadis occupé les rives du Saint-Laurent : ils ont donc revendiqué des droits ancestraux sur le territoire du Québec. Il y avait là plus de rêve que de réalité » (p. 99). De plus, Marcel Trudel ajoute que les Amérindiens auraient entrete nu le mythe voulant qu'ils ne devaient pas payer d'impôts puisque cette pratique n'existait pas chez eux : « Ici encore, les faits démontrent l'inanité de ces revendications » (p. 113).

Dernier titre de la série, le quatrième tome de *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec* (2009) contient plusieurs textes passionnants : sur la bienséance des Canadiens au XVIII^e siècle, sur les débuts de la cohabitation entre officiers d'occupation britanniques et curés dans les mêmes presbytères juste après 1760; on médite sur la personnalité de Samuel



Mythes et réalités dans l'histoire du Québec

Tome 4

Marcel Trudel

Hurtubise

Marcel Trudel, *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, Tome 4, Montréal, Hurtubise HMH, 2009, 188 p. (Collection « Cahiers du Québec », CQ 151).

de Champlain, sur les avantages de l'Union des deux Canadas pour le Québec (entre 1841 et 1867). A ces exposés passionnants, plus élaborés que de simples chroniques, Marcel Trudel ajoute un compte rendu cocasse d'un manuel du « bon parler français », paru à Québec, en 1841. Dans un exercice réflexif, l'historien poursuit en montrant les liens ayant existé entre la morale de ses propres parents et celle du XVII^e siècle, en soulignant les interdictions entendues durant sa jeunesse, au cours des années 1940 : interdiction pour les filles de porter le pantalon même pour skier, avertissements sévères aux jeunes femmes qui mettent des robes découvrant les épaules ou les bras, restrictions quant à la danse (p. 135). Marcel Trudel démontre que ces enseignements très stricts sur la morale et l'habillement dérivent en fait des textes de l'évêque Jean-Baptiste de La Croix de Chevreuses de Saint-Vallier publiés en 1686! Un autre chapitre très instructif sur les formes

de censure ecclésiastique porte sur « l'enfer » des bibliothèques des collèges visités par Marcel Trudel avant 1960. Il explique les modalités d'accès aux sections de livres mis à l'*Index* où on trouvait des ouvrages — tous interdits — de Voltaire (p. 168).

Comme le confirment les multiples prix et décorations qu'il a reçues, le parcours de l'historien Marcel Trudel paraît exemplaire; les six ouvrages présentés ici n'offrent qu'un aperçu de ses travaux innovateurs. Rétrospectivement, sur le plan professionnel, il est dommage que l'Université Laval n'ait pas su garder dans ses rangs un professeur aussi valeureux, généreux et prolifique. Ce sont les étudiants de l'Université d'Ottawa qui auront bénéficié durant plusieurs décennies des enseignements de ce grand chercheur, de renommée internationale. Ses ouvrages souvent inégalés demeureront longtemps des outils essentiels en études québécoises et canadiennes.

Yves Laberge

Il y a **3424**
photographies dans notre banque d'images



Visitez le www.capauxdiamants.org pour accéder
aux trésors photographiques de

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP·AUX·DIAMANTS